

H₂O, les eaux de l'oubli – Ivan Illich, 1985 (171 p., Gallimard folio essais)

Préface

Thierry Paquot (philosophe et urbaniste français, professeur à l'Institut d'urbanisme de Paris), édition de 2022)

L'eau coule de source, dit-on. Mais l'eau devenue H₂O a subi tant de transformations qu'elle ne se ressemble plus, elle est autre. Vous allez me rétorquer que c'est normal puisque l'eau connaît 3 « états », solide, liquide et gazeux. Certes, mais ce sont les formes et manifestations « naturelles » de cet élément. **Avec le passage de l'eau à H₂O, il s'agit de modifications effectuées par les humains à l'eau disponible sur Terre suite à diverses opérations techniques, chimiques, symboliques,** que raconte Ivan Illich. Cette épopée de l'altération de l'eau repose sur une incroyable érudition, jamais prétentieuse ni pesante, mais joyeuse, mêlant aussi l'anthropologie à l'histoire des techniques, l'urbanisation, la théologie, l'approche sensorielle, la mythologie ...

Un beau jour, Ivan Illich est contacté par une association de Dallas, au Texas, qui souhaite l'inviter à parler de l'eau dans la ville, suite à un débat sur l'opportunité - ou pas - de réaliser un lac au centre de la métropole en détruisant tout un quartier mexicain. (...)

[...] la critique des services restait à faire. C'est à cela qu'Ivan Illich s'est attelé en élaborant également une critique des « besoins ». Or, il ne pensait pas assister, de son vivant, à un changement majeur, celui « où la relation subjective qui lie la personne à ses besoins a été balayée ». Dorénavant, l'« outil », que chacun peut manier, fait place au « système technique », qui échappe à la compréhension et à l'action d'une seule personne, et les besoins hier ressentis individuellement sont à présent dictés, formatés, construits, décidés, algorithmés par un « système technique » conçu par des « spécialistes » qui ignorent vos « besoins propres » et répondent à des « besoins abstraits ». (...) C'est cette distanciation entre chacun et l'élément « eau » qu'il perçoit avec la substitution de H₂O à l'eau. Aussi, l'ouvrage que vous avez entre les mains témoigne d'une recherche en cours ; à cette époque, Ivan Illich sent, plus qu'il ne l'analyse, que quelque chose advient qui va modifier la donne, la perte des sens. Il ne peut soutenir le projet d'un lac artificiel, non pas parce qu'il est artificiel, mais parce qu'il prétend servir à la fois de réservoir d'eau traitée et de lieu de détente. Il y a là une incompatibilité d'intention qui dépasse grandement l'eau « naturelle » et vise la perte d'habitabilité d'une maison ou d'une ville, qui ne disposent plus d'une source, canalisée, consommée ...

Pour Ivan Illich, c'est l'habiter qui se trouve comme empêché par l'intervention chimique. Tout individu « constatera, écrit-il, que le H₂O qui gargouille dans les tuyauteries de Dallas n'est pas de l'eau mais une matière créée par la société industrielle. Il comprendra que le XX^e s a métamorphosé l'eau en un fluide auquel les eaux archétypales ne peuvent se mêler ». Et, ce faisant, si habiter, comme il l'indique dans « L'art d'habiter » (discours devant The Royal Institute of British Architects à York, juillet 1984), consiste à « demeurer dans ses propres traces, laisser la vie quotidienne écrire les réseaux et les articulations de sa biographie dans le paysage » n'est plus envisageable à l'ère des « systèmes techniques ». Les citadins consomment « un logement » devenu l'équivalent d'un « garage » pour humains (avec leur automobile !), sans aucune possibilité d'en modifier la forme, d'en modeler l'espace, d'en faire un chez-soi. Afin de comprendre pourquoi et comment l'eau entre dans la ville comme « une marchandise et en sort comme un déchet », Ivan Illich se fait historien, pour le plaisir du lecteur, un historien qui exalte les dimensions sensorielle et émotionnelle de l'eau. (...)

Né d'une conférence, cet essai se révèle être une profonde méditation sur l'eau dans la ville, et donc sur la ville et sa capacité à accueillir chaque habitant, avec ses rêves, ses craintes, ses hésitations, sa vie. Toutes les villes, par un effet de mode, s'en viennent à « reconquérir » les berges du fleuve qui les traverse, à édifier un « front de mer » face au rivage, à urbaniser la zone portuaire et les docks (avec des galeries d'art, des bistrotts « branchés », des restaurants « chics » ...), à établir une continuité entre la ville, son « vieux » centre et les entrepôts et autres établissements techniques débarrassés des activités industrielles, pour devenir un quartier de chalandise, animé surtout la nuit. Les villes entretiennent avec l'eau une relation économique qui privilégie le tourisme et la distraction ; c'est pour cela que les nouveaux équipements se rassemblent et que les ambiances de ces nouveaux quartiers sont semblables, au point où le chaland a la curieuse impression d'être déjà venu alors que ce n'est pas le cas ... En cela, à cause de

cette uniformisation architecto-urbanistique, l'eau de ces villes, qui d'hygiénique est devenue festive, a perdu son appel à la rêverie dans les méandres contrôlés de son écoulement. Un enfant n'y voit plus la source originelle, pas plus que l'estuaire qui l'absorbe en une marée océane ... L'eau des fleuves est la première victime de la pollution industrielle, les moulins et usines y rejettent leurs eaux usées et leurs produits toxiques, les riverains s'en émeuvent et portent plainte. La justice tarde à légiférer, mais les premières réglementations environnementales en Europe, dès la fin du XVIII^e s, naissent de ces nuisances. Par la suite, ce seront les mers et les océans qui seront « poubellisés », un sixième continent de plastique viendra même s'ajouter à la géographie planétaire. Plus tard encore, les banquises et les glaciers seront atteints, exprimant ainsi le dérèglement climatique. À présent, ce sont les mégapoles qui, ayant bétonné à tout va, ont détruit les mangroves ici et les réseaux de canaux protecteurs là, et se trouvent vulnérables face à la montée des eaux et aux tempêtes. On évoque Bombay et Bangkok comme mégacités menacées à terme, mais New York, Shanghai, Jakarta, Hanoï, Hong Kong, Rio et bien d'autres sont sur la liste ! L'eau est également un « bien » qui n'est pas extensible ; or, la consommation ne cesse de croître avec l'agriculture intensive, les besoins de l'industrie et ceux d'une population qui va atteindre 10 milliards d'individus dans 3 décennies, ce qui se traduira par des dissensions ; les guerres de l'eau compléteront les futurs conflits, ceux liés au pétrole, aux terres arables et à d'autres ressources indispensables à la survie de chacun ... La rosée matinale qui nous enchante, la goutte d'eau qui perle sur les pétales des fleurs expriment-elles ces inquiétudes écologiques ? Ce n'est pas le propos d'Ivan Illich, qui s'attache à l'eau dans les villes, mais le lecteur averti n'hésitera pas à compléter ce riche essai en questionnant l'industrialisation et la marchandisation de l'eau venant appauvrir sa poétique. Or, tout être humain vit aussi de rêves, de mythes, de poésies ...

Avant-propos

Cela fait 70 ans que, de tous côtés, des habitants de Dallas se groupent pour réclamer la création d'un lac en plein cœur de la ville. Au début du siècle, pareille entreprise aurait été jugée modeste ; de nos jours, elle tient du « grand projet ». En 1984, une nouvelle équipe de spécialistes s'est penchée sur la faisabilité technique de ces travaux et sur la tolérance communautaire devant la submersion d'une douzaine de pâtés d'immeubles du centre-ville. Tel que l'imaginent ses partisans, le lac irriguera le commerce et le rêve, sera une source de revenus fiscaux et un pôle de distractions ; pour ses adversaires, il constituera une dilapidation de fonds publics. Parmi les nombreux arguments qui ont été soulevés, examinés et resservis depuis 7 décennies, il en est un sur lequel les deux camps ne s'opposent pas : la beauté naturelle d'une pièce d'eau serait une source d'élévation morale dans la vie civique de Dallas. (...)

L'historicité de la « matière » (p. 25)

Qu'en est-il de la beauté intrinsèque de H₂O ?

Pour apporter son concours au débat sur le projet du lac, le *Dallas Institute of Humanities and Culture* nous a invités à nous pencher sur « l'eau et les rêves » dans la mesure où ils contribuent à faire « fonctionner la ville ». *L'Eau et les rêves* - on aura reconnu là le titre de l'œuvre de Gaston Bachelard, parue il y a plus de 40 ans. Dans cet essai, le philosophe analyse les images que nous nous faisons de la substance dite « eau », cette « matière » dotée d'une forme par notre imagination. Je poursuivrai donc dans la voie explorée par Bachelard, qui distingue la « matière » de sa forme, en examinant le lien que crée l'imagination, entre deux sortes de réalité concourant à faire une ville : l'espace urbain et l'eau municipale.

Le mariage entre l'eau et l'espace peut s'explorer à deux niveaux. Le premier, c'est celui de la forme. À ce niveau-là, la comparaison se centre sur les caractéristiques esthétiques que l'imagination d'une époque a conférées à l'eau et à l'espace de la ville. (...)

L'espace du chez-soi (p. 35)

Je centre ici la recherche sur l'eau pour réfléchir à une de ces conditions. Ce qui est en jeu, ce n'est pas l'eau en tant que produit de base, ni son gaspillage ou sa pollution ; ce ne sont non plus les conséquences écologiques de captations inconsidérées, ni les conséquences biologiques des déversements de produits toxiques ; ce n'est même pas l'arbitraire de sa distribution - sur le volume total d'eau dont dispose Mexico, 60% alimentent 3% de tous les foyers, tandis que la moitié des foyers n'ont à s'en partager que 5%.

Certes, ce sont là des questions capitales, mais non dans le sens qui m'intéresse ici. L'eau dont je parle, c'est l'eau nécessaire au rêve d'une ville « habitable ».

Je m'attarderai en premier lieu sur la nature de l'espace de vie des humains. J'examinerai ensuite les trois sortes d'espace urbain typiques, en les liant chacune à une variété différente d'eau : celle de la source, celle de la canalisation et l'eau qui circule. Je terminerai en revenant à la question initiale : la récupération de l'eau du rêve par l'enfant de la ville. (...)

Eaux insaisissables (p. 51)

L'eau que nous sommes en train d'explorer est aussi difficile à saisir que l'espace. Il ne s'agit évidemment pas du H₂O produit par la combustion de gaz, ni du liquide distribué et facturé au mètre cube. L'eau dont nous sommes en quête, c'est le fluide qui trempe les espaces, intérieur et extérieur, de l'imagination. Plus tangible que l'espace, elle est aussi plus fuyante, et cela pour deux raisons : d'abord, parce qu'elle a une capacité quasi illimitée de véhiculer des métaphores ; ensuite, parce que, plus subtilement encore que l'espace, l'eau possède deux faces.

En tant que véhicule de métaphores, l'eau est un miroir changeant. Ce qu'elle dit reflète les goûts du temps ; ce qu'elle paraît révéler et trahir dissimule la matière sous-jacente. Tout autour de son château de Wilhelmshöhe, près de Cassel, un prince allemand de l'âge baroque a fait aménager un jardin anglais qui sollicite des ses eaux qu'elles déversent tout ce qu'elles savent. En homme de son temps, il avait même établi une classification des secrets de l'eau. (...)

La division des eaux (p. 54)

Pour cheminer sur la voie de l'exploration de l'eau, il ne faut pas perdre de vue que sa nature est double. Dans beaucoup d'idiomes africains, c'est le même mot qui désigne les « eaux des origines » et les jumeaux. L'eau du rêve y a deux faces. La crue, le sang, la pluie, le lait, la semence masculine et la rosée - chacune de ces eaux a son jumeau parfait. L'eau est profonde ou basse, vivifiante ou meurtrière. Ce sont jumelées que les eaux émergent du chaos. Les eaux ne peuvent être que doubles.

La division des eaux (p. 55)

Là où se révèle tout particulièrement la nature double de l'eau, c'est dans sa capacité de purifier aussi bien que de nettoyer. L'eau communique sa pureté à la substance d'un objet en l'effleurant ou en le réveillant, et elle le nettoie en enlevant ce qui encrasse sa surface.

Que l'eau irradie effectivement la pureté, là n'est pas mon sujet, c'est en quelque sorte sur l'autre versant que je conduis ma recherche. Que l'eau ait un attribut purificateur, c'est ce qui ne doit pas me détourner ni me distraire du thème de la capacité de l'eau à laver. Elle a le pouvoir de nettoyer, d'enlever ce qui colle aux êtres, à leurs vêtements ou à leurs rues : voilà ce que je vais explorer. Qu'elle ait le pouvoir de pénétrer le corps et l'âme et de leur communiquer sa fraîcheur, sa limpidité, sa pureté, c'est là un autre thème et il possède une tout autre histoire.

Bien qu'elle soit évidente, la distinction entre purification et ablutions est difficile à éclairer. (...)

L'eau à Rome, un système « non discret » (p. 68)

Jusqu'à 312 av. J.-C. (l'an 441 *ab Urbe condita* - depuis la fondation), les Romains se contentèrent du Tibre, de quelques sources et de puits. En l'an 97 de notre ère, Rome était devenue une ville d'un million d'habitants. Neuf grands aqueducs (totalisant à eux tous quelque 400 km) lui amenaient journallement 380 litres d'eau par habitant. On ne peut saisir ce que représente cette quantité que par comparaison : Londres, Francfort et Paris disposaient, en 1823, d'environ 4 litres d'eau par habitant et de 38 litres en 1936. En l'an 100, Rome consommait 10 fois plus d'eau que ces villes modernes pourvues d'un réseau de distribution par canalisations ; l'intendant des eaux de Rome cette année-là, Frontin (Sextus Julius Frontinus), nous a laissé une description détaillée du fonctionnement de ses aqueducs. Un 1/5^{ème} de l'eau alimentait directement l'empereur, deux autres cinquièmes étaient réservés aux 591 fontaines de Rome et à ses douzaines de bains publics. « *Comment comparer, à ces constructions si nombreuses et si vastes, exigées par cette immense quantité d'eau, les Pyramides, évidemment inutiles, ou les ouvrages oiseux et trop vantés des Grecs ?* », écrivait fièrement Frontin. (...)

L'eau adoptée pour les soins de toilette (p. 102-104)

Les parfums avaient été employés dans les soins de toilette lorsque celle-ci n'impliquait aucun usage de l'eau. Au XVIII^e s, la toilette d'une dame de qualité consistait à changer de linge de corps, se coiffer, se poudrer, se mettre du fard et des cosmétiques parfumés, s'habiller et, dernière étape de la « toilette », à recevoir les visiteurs dans son boudoir. Le rituel, pour les hommes, était peu différent. La propreté corporelle était hydrophobe. Selon les médecins, l'eau était mauvaise pour la santé. Quand elle servait éventuellement à la toilette, c'était pour humecter une serviette. Certes, les bains étaient connus en Europe grâce aux Arabes, aux Juifs et aux Finlandais, mais ils servaient surtout à des fins médicales et non à des pratiques de propreté. Ce ne sera pas avant le XIX^e s que l'on se lavera régulièrement et à grande eau. Vers les années 1830, la représentation de la toilette est toujours celle d'une femme nue qui s'éponge le corps. Avec les années, la quantité d'eau que l'on y consacre ne cesse d'augmenter. La toilette en vient à passer par la baignoire. Celle-ci est en cuivre et, dans les quartiers, il y a des loueurs de baignoires. Puis, vers 1880, la production industrielle des revêtements émaillés remplaça le cuivre, métal cher, par le fer ou le zinc, mettant ainsi la baignoire à la portée des petits-bourgeois. Par la suite, au bain se substituera la douche. L'installation d'une « salle de bains » dans l'appartement réunit trois activités jusque-là différentes : on s'y lave, on s'y habille et on y accomplit ses besoins naturels. Les hommes s'y rasent au lieu d'aller chez le barbier. La « toilette » se retire derrière des portes verrouillées. Elle implique désormais l'eau courante pour évacuer vers les égouts la mousse de savon et les déjections.

Le « sanitaire » complet ne fut pas inventé du jour au lendemain. Lorsque Mademoiselle Deschamps, une danseuse, fit installer dans son appartement parisien, en 1750, deux cabinets, l'un de toilette, l'autre de lieux à l'anglaise, le tout orné de glaces, cette nouveauté fut largement commentée. Un siècle plus tard, la salle de bains était encore une rareté, et ceux qui avaient les moyens de s'offrir pareil luxe réservaient trois cabinets distincts respectivement au lavabo, aux lieux d'aisances et à la coiffeuse. Cent ans plus tard, dans les villes, environ 20% des appartements possédaient des toilettes. Si Pierre Patte, le premier architecte à concevoir un réseau (qui ne fut pas construit) moderne d'égouts pour Paris, en 1769, avait aujourd'hui à définir la configuration de la ville contemporaine, il dirait que ses successeurs l'ont bâtie autour des « sanitaires » et des garages, en imbriquant la circulation de l'eau et celle des véhicules.

Il est révélateur que le lieu où le corps moderne est intégré ans la circulation des eaux de la ville s'appelle la salle de « bains ». Ce terme ne figure pas dans la première édition de l'*Oxford English Dictionary* (1884) ; il apparaît dans la 2^{ème} édition, avec comme datation de son premier emploi connu : 1888. Le choix de ce terme indique que la fusion de la baigneuse et de la nature qu'Ingres, Courbet, Corot et Renoir avaient située dans la rivière, sous la cascade ou au bain turc s'accomplissait en réalité dans l'intimité de la toilette.

Les égouts polluants de Londres (p. 109-110)

De l'autre côté de la Manche, c'est une opinion opposée, quant à la valeur des égouts, qu'exprimait en 1871 le prince de Galles, futur Édouard VII. N'eut-il été prince héritier de la couronne, disait-il, il aurait choisi le métier de plombier. Pour comprendre cette adhésion enthousiaste au génie hydraulique, il faut se rappeler qu'entre 1848 et 1855, pas moins de six commissions avaient été constituées aux fins d'améliorer le système du tout-à-l'égout de Londres. Mais, en dépit de ces efforts, les conditions dépassaient la cote d'alerte. Entre le pont de Waterloo et celui de Westminster, les rives de la Tamise exhibaient, à marée basse, une épaisse couche de vase nauséabonde. En 1849 et en 1853-1854, des épidémies de choléra firent 20 000 morts. Ce fut au cours de la dernière que le Parlement adopta une législation beaucoup plus stricte sur l'ébouage, qui améliorait son efficacité pour l'enlèvement des vidanges produites par le petit peuple de Londres. Mais ce n'était pas de ces dernières que résultait principalement la pollution de la Tamise : elle était due aux classes supérieures, lesquelles s'étaient dotées de water-closets.

Ceux-ci s'étaient rapidement multipliés à Londres, en partie parce qu'ils « posaient » socialement leurs possesseurs. Une ordonnance stipulait que leur contenu devait aboutir dans une fosse située sur le terrain même du propriétaire de la demeure; mais, en dépit des interdictions, on raccordait de plus en plus ces fosses aux égouts. Or, encore au milieu du XIX^e s, ces collecteurs étaient surtout d'anciens cours d'eau, maçonnés mais non couverts. Vingt ans plus tard, les ingénieurs britanniques pouvaient se targuer d'une réussite : ils améliorèrent les conditions sanitaires de Londres sans avoir à proscrire les water-closets, et leurs travaux hydrauliques les situaient au premier rang dans le monde. Calculs, conception, construction,

ventilation et entretien des égouts : ils avaient réalisé cela pour une population dont la consommation d'eau par habitant avait atteint un niveau qui ne serait égalé, à Paris, que 40 ans plus tard. Le futur Édouard VII avait simplement exprimé son admiration pour la technologie avancée de son temps.

L'eau courante submerge le foyer américain (p. 111-114)

Aux États-Unis, l'histoire de la distribution des eaux au XIX^e s a certainement été moins influencée par les attitudes traditionnelles à l'égard de l'eau. Les villes y ont été créées par des gens venus de nombreux pays d'Europe et possédant leurs propres comportements vis-à-vis des bains, de la sociabilité dans les latrines et de la propreté. Jusqu'au début du XIX^e s, toutes les villes américaines disposaient d'eau d'origine locale : puits, citernes, sources, fleuves ou rivières ; la consommation journalière d'eau, pour la boisson, la cuisine et la lessive, se situait entre 4 et 12 litres par habitant. C'était un pays où il y avait assez de place pour que les usines et manufactures, dont le fonctionnement nécessitait de l'eau, puissent s'installer en dehors des agglomérations. À la différence de leurs contemporaines d'Europe, les grandes villes américaines étaient généralement construites en bois. Les grands incendies du début du XIX^e s rendirent nécessaire l'approvisionnement en eau permettant de les combattre. En 1860, il existait déjà 140 stations de distribution des eaux. Les découvertes techniques favorisaient ces réalisations. Depuis les Romains, il fallait de grands ouvrages d'art pour faire franchir les vallées aux aqueducs. Les villes des États-Unis qui, durant le dernier quart du XIX^e s, se dotèrent d'une distribution des eaux n'avaient plus pareille contrainte. Un disposait dès lors de robustes conduites en fonte capables de supporter de fortes pressions et qui pouvaient suivre la configuration du terrain. Comme l'eau était destinée à combattre les incendies, les systèmes urbains étaient prévus pour qu'elle arrive sous une forte pression. Disposant d'eau sous forte pression et de canalisations de fonte, il était logique, pour les villes, d'alimenter directement les habitations. Dès que l'eau courante était installée, la consommation d'eau devenait de 20 à 60 fois plus importante, atteignant quotidiennement de 100 à 350 litres par habitant. La maison abondamment pourvue en eau devenait un important symbole culturel américain.

Avec les adductions d'eau, le niveau de consommation égalait, pour la première fois, celui des Romains. Mais, aux États-Unis, la distribution était incomparablement plus démocratique. Au moment de la guerre de Sécession, il y avait des stations de distribution des eaux dans pratiquement toutes les villes de plus de 100 000 habitants, et, à la fin du siècle, on en comptait 3 000, alimentant la quasi-totalité des villes de plus de 2 500 habitants. Mais cela ne signifie pas que tous les foyers disposaient de l'eau courante. Nous avons des chiffres pour Muncie, dans l'Indiana. En 1890, les foyers bénéficiant d'une alimentation rudimentaire - une prise d'eau dans la cour ou un robinet sur le bas de tôle en façade, à côté du seuil - étaient de 13 à 20%. Les autres pompaient l'eau de leur puits. Au début de la guerre de Sécession, les toilettes et les salles de bains étaient un énorme luxe. Le service des eaux imposait une redevance supplémentaire aux foyers qui en possédaient. En 1893, les 4/5^{ème} des habitants de Baltimore ne disposaient que de cabinets d'aisances extérieurs, alors que près de la moitié des New-Yorkais avaient des toilettes intérieures. En 1866, il n'y avait qu'un peu plus de 12% des habitations de Chicago à être reliées aux égouts. Aller chercher l'eau et jeter les eaux ménagères était pratiquement toujours une tâche féminine. C'est seulement après la Première Guerre mondiale que les toilettes cessent d'être un luxe. En quatre ans, de 1921 à 1924, aux États-Unis, elles doublent de nombre. Selon un recensement national effectué à la fin des années 1920, 71% des foyers urbains et 33% des foyers ruraux possédaient des toilettes. L'eau servait alors surtout à la lessive, au nettoyage et aux sanitaires.

Dans les débuts, les eaux-vannes s'écoulaient dans des puisards privés. Vers les années 1880, il en résulta dans toutes les villes américaines une situation que l'on n'avait pas envisagée : les puisards débordaient car, tout autour d'eux, la terre ne pouvait plus absorber l'eau. Le gouvernement de l'État de Rhode Island reconnut qu'il y avait un problème sanitaire majeur dans le fait que les habitants introduisaient chez eux plus d'eau qu'ils n'en pouvaient évacuer. Le responsable de la santé publique en Pennsylvanie, Benjamin Lee, éleva une mise en garde : « *Le copieux approvisionnement en eau constitue un moyen de répandre la pollution et l'infection dans d'immenses zones et représente donc une nuisance préjudiciable à la santé publique.* »

Retrouver la « matière » (p. 118-119)

Et puis, durant la seconde moitié du XX^e s, ce qui sort du robinet cesse d'être inodore. Son contenu de

polluants nouveaux et inattendus devient de notoriété publique. Nombreux sont ceux qui se refusent à la faire boire à leurs enfants. La transformation de H₂O en produit détachant s'est opérée. Dans l'imagination du XX^e s, l'eau perd sa capacité de communiquer sa profonde pureté, son pouvoir mystique de laver la souillure spirituelle. Elle est devenue un détergent technique et industriel, une boisson toxique et une substance corrosive pour la peau. À la fin de la présidence de Jimmy Carter, en 1981, les frais de fonctionnement du tout-à-l'égout et d'épuration des eaux-vannes représentaient le plus gros poste budgétaire prévu par les gouvernements locaux des États américains. Seul l'enseignement coûte plus cher au contribuable.

Tout au long de l'Histoire, l'eau a été perçue comme la matière qui irradie la pureté : à présent, la nouvelle matière est H₂O et la survie humaine dépend de sa purification. H₂O et l'eau sont devenus des contraires : H₂O est une création sociale des temps modernes, une ressource rare qui demande une gestion technique. C'est un fluide sous observation, qui a perdu la capacité de refléter l'eau des rêves. Le jeune citadin n'a aucune occasion de voir des eaux vivantes. On ne peut plus contempler l'eau mais seulement l'imaginer quand on regarde une goutte de pluie ou une humble flaque.

Il me semble que ces réflexions ne sont pas sans portée si, au cœur de Dallas, doit naître un lac.